

**LE RECENTREMENT DE L'AFRIQUE : L'AFRIQUE VUE DU BAS DANS
THINGS FALL APART DE CHINUA ACHEBE**

**THE REFOCUSING OF AFRICA : AFRICA SEEN FROM BELOW IN THINGS
FALL APART BY CHINUA ACHEBE**

Kobenan Paulin FIENI

Université Félix Houphouët-Boigny, Côte d'Ivoire

fienikobe@gmail.com

Résumé : Cet article analyse le recentrement de l'Afrique par le décentrement de l'Europe dans l'univers textuel. En effet, le recentrement de l'Afrique permet de porter un regard constructif sur la société précoloniale igbo ou africaine. Ainsi, l'organisation sociale du peuple igbo ou africain est examinée à travers non seulement la structure politique mais également le système judiciaire traditionnel. La société précoloniale igbo ou africaine a notamment connu une période de stabilité grâce certainement au bon fonctionnement de la structure politique et de la cour de justice traditionnelle. Par ailleurs, le style d'écriture réaliste adoptée par l'auteur l'engage à décrire objectivement les pratiques sociales locales extrêmement reluisantes qui témoignent expressément de l'existence de grandes valeurs culturelles précoloniales à l'image de la cérémonie de dot et les aspects culturels peu reluisants tels que le sacrifice humain d'Ikemefuna.

Mots-clés: Recentrement, structure politique, système judiciaire, dot, sacrifice.

Abstract: This article analyses the recentering of Africa through the descentering of Europe in the textual universe. Indeed, the recentering of Africa allows for a constructive look at pre-colonial Igbo or African society. Thus, the social organization of the Igbo or African is examined not only through the political structure but also through the traditional judicial system. Pre-colonial Igbo or African society experienced a period of stability thanks to the smooth functioning of the political structure and the traditional court of justice. Furthermore, the author's realistic writing style commits him to describing local social practices objectively which expressly testify to the existence of great pre-colonial cultural values such as dowry ceremony and the less bright cultural aspects like Ikemefuna's human sacrifice.

Key-words: Recentering, political structure, judicial system, dowry, sacrifice.

Introduction

Le recentrement de l'Afrique et l'Afrique vue du bas dans *Things Fall Apart*¹ de Chinua Achebe, selon Robert J. C. Young « It means looking from the other side of the photograph, experiencing how differently things look when you live in...(Nigeria) rather than Berlin or Boston and understanding why »². Young aborde sans ambages la question de la représentation de l'Afrique et ses valeurs par les africains. C'est justement cette mission que Chinua Achebe s'assigne à travers la publication de son chef d'œuvre *Things Fall Apart*. Ce roman, contrairement aux textes coloniaux, est le premier du genre consacré exclusivement au continent africain. C'est en ce sens Francis Ibe Mogu soutient immanquablement que « The emergence in 1958 on the literary scene of Chinua Achebe's *Things Fall Apart* marked the beginning of the end for the negative portrayal of Africa by Europeans and other races »³. Pour lui, *Things Fall Apart* marque la fin de la production littéraire coloniale sur l'Afrique et le début de la production textuelle des africains sur le continent noir.

Dans *Things Fall Apart*, Chinua Achebe s'évertue à représenter les africains et leur mode de vie dans une perspective réaliste. Cette projection méliorative que l'auteur fait du peuple autochtone tranche catégoriquement avec les images stéréotypées qui circulent dans la littérature coloniale du dix-neuvième siècle. A travers cet acte stratégique littéraire, l'écrivain procède au décentrement du colonisateur dans l'univers textuel par le recentrement de l'africain. Dès lors, il serait intéressant de poser la question suivante: comment Chinua Achebe représente-t-il la société traditionnelle igbo ou africaine dans *Things Fall Apart* ? Ce problème nous invite à réfléchir sur la textualisation constructive de la société précoloniale par Chinua Achebe. C'est pourquoi, il serait loisible d'étudier cette œuvre dans une perspective postcoloniale. Le postcolonialisme offre exclusivement la possibilité aux pays anciennement colonisés pour articuler littérairement leurs expériences sociales locales. Homi K. Bhabha dans *The Location of Culture* ne dit pas le contraire quand il déclare que le postcolonialisme questionne «the mode of representation of otherness »⁴. Le questionnement de l'autre s'impose dans la mesure où, il est au cœur d'un scandale littéraire orchestré par le colonisateur. C'est en ce sens qu'Alican Erbakan déclare que « Postcolonialism enables the colonised to tell his or her side of the story for one after long years of colonisation and racial bias »⁵. Autrement dit, le postcolonialisme est la

¹Chinua Achebe, *Things Fall Apart*, New York, Anchor Book, 1994. A partir de maintenant, toutes les références relatives au corpus seront incluses directement dans le texte.

² Robert J. C. Young, *Postcolonialism: A Very Short Introduction*, New York, Oxford University Press, 2003, p.2

³Francis Ibe Mogu, *Things Fall Apart Across Cultures: The Universal Significance of Chinua Achebe's 1958 Reconstruction of the African Heritage*, Swaziland, University of Swaziland, *A Journal of Contemporary Research* Vol 6 (1) 2009, p. 183

⁴Homi K. Bhabha, *The Location of Culture*, New York, Routledge, 1994, p. 97

⁵ Alican Erbakan, *Colonising the Mind in Chinua Achebe's Things Fall Apart, Arrow of God, and No Longer at Ease*, Master's Thesis, Hacettepe University Graduate School of Social Sciences, 2017, p. 1

réaction du colonisé contre l'injustice raciale coloniale. Cela dit, il importe d'annoncer le plan de notre travail. Cet article sera divisé en deux parties, la première partie sera consacrée à l'examen de l'organisation sociale dans *Things Fall Apart*, tandis que, la deuxième partie analysera les pratiques sociales dans *Things Fall Apart*.

1. L'organisation sociale dans *Things Fall Apart*

1.1. La structure politique

Le roman *Things Fall Apart* de Chinua Achebe a retenu universellement l'attention de critiques et de lecteurs de diverses nationalités en raison du traitement exceptionnel dédié à la société Igbo dans ce texte. Il apparaît évident qu'Achebe se sert de son œuvre pour instruire le monde sur la civilisation Igbo. Il semble que, la question de l'autorité politique précoloniale intéresse personnellement l'auteur au point qu'il décide de lever toute incompréhension par la description de la structure politique sociale igbo.

Umuofia est un village mythique dirigé par les sages ou *ndichie*. Au regard du cercle extrêmement fermé des dirigeants de ce village, il convient d'indiquer qu'on ne devient pas *ndichie* par complaisance mais plutôt par mérite. Il existe au total quatre titres à Umuofia auxquels tous les habitants aspirent. Ces titres suscitent continuellement la convoitise de toute la population à tel enseigne que chacun travaille farouchement à l'effet d'amasser énormément bien matériels en vue de l'obtention du titre, « tant recherché ». Okoye est un ressortissant d'Umuofia et prétendant au titre. En effet, Okoye se rend chez Unoka, le père d'Okonkwo, pour réclamer la restitution des deux cent mille cauris qu'il lui a prêté. A ce sujet, Le narrateur donne l'objet de la visite en ces termes « [Okoye] was going to take the Idemili title, the third highest in the land. It was very expensive ceremony and he was gathering all his resources together. That was in fact the reason why he had come to see Unoka (p.11) ». Le titre auquel Okoye songe exige évidemment des moyens aussi bien matériels que financiers. Le caractère sacré et exceptionnel de celui-ci oblige tout prétendant à faire d'énormes sacrifices humains pour y parvenir. Les titulaires du titre sont triés au volet pour éviter qu'Umuofia soit dirigé par une bande d'ignorants et d'incapables. De ce fait, son acquisition permet au détenteur de changer catégoriquement de statut social en passant de simple citoyen au poste politique de chef, leader et de dirigeant. Dorénavant, la gestion des affaires courantes de la société se reposent sur le noyau constitué de *ndichie*.

Jusqu'ici nous avons vu le processus exceptionnel et ardu à travers lequel on devient dignitaire à Umuofia. Néanmoins, certaines personnes ont réussi à relever tous les défis pour accéder à ce titre social honorable. Il s'agit d'Okoye, Nwakibie, Ogbuefi Ezeudu et autres. L'accession à ce prestigieux titre fait concomitamment de tous ces hommes les leaders, les dirigeants, les autorités incontestables d'Umuofia. Au point

que, lorsque, les missionnaires cherchaient à rencontrer le chef suprême du village pour lui adresser une requête en vue de l'obtention d'une portion de terre pour la construction de leurs églises, le narrateur raconte que « the villagers told them that there was no king. We have men of high title and the chief priests and the elders, they said (p. 137) ». Il ressort de cette pensée qu'il n'existe pas de pouvoir central à Umuofia. Ainsi, la structure politique précoloniale igbo s'oppose au système politique conventionnel universel. Voilà pourquoi, Chinua Achebe résume dans *Home and Exile*, l'organisation politique Igbo comme suit:

The Igbo nation in precolonial times was not quite like any nation most people are familiar with. It did not have the apparatus of centralised government but a conglomeration of hundreds of independent towns and villages each of which shared the running of its affairs among its menfolk according to title, age, occupation, etc⁶.

Selon Achebe la société précoloniale Igbo ne dispose pas de pouvoir central en charge des affaires politiques. Mais chaque village partageait la gestion de ses affaires internes entre les sages selon le titre, l'âge et la profession. Au regard de ce précède, il est clairement établi que « la société [Igbo] est acéphale, c'est-à-dire une société sans chef »⁷. Bien que, la société Igbo soit considérée comme un peuple acéphale ou plus encore un peuple qui manque de manière criarde une structure politique centralisée, il n'en demeure pas moins qu'elle soit structurée, organisée et hiérarchisée. C'est justement ce qu'affirme Francis Ibe Mogu quand il déclare que « [Igbo] are cultured, well organized and led through a hierarchy of elders »⁸. En l'absence de système politique centralisé fiable, la gestion des affaires courantes de la société se reposent sur un groupe de sages ou les *ndichie*. Le fait que l'auteur aborde élogieusement la question de l'appareil politique précoloniale dans son texte témoigne de ce que Barbara Harlow qualifie de « résistance littérature »⁹. Une littérature de résistance qui se veut oppositionnelle au récit de la période coloniale qui procède naturellement à l'objectification du colonisé. A présent, il serait intéressant de jeter un regard sur le pouvoir juridique d'Umuofia.

1.2. La cour de justice traditionnelle

Plusieurs aspects de la vie sociale Igbo sont abordés par Chinua Achebe dans *Things Fall Apart*. Ce roman permet de faire une incursion dans la sphère juridique

⁶ Chinua Achebe, *Home and Exile*. New York: Oxford UP, 2000, p. 6

⁷ Véronique Dimer, *Le discours idéologique de la méthode coloniale: Chez les Français et les Britanniques de l'entre-deux guerres à la colonisation* [en ligne]. Disponible sur <https://search.library.utoronto.ca/details?4655446&uuiid=818f060b-cb7a-4361>, consulté le 13 novembre 2016, p. 24

⁸ Francis Ibe Mogu. *Op.cit.* p. 187.

⁹ Barbara Harlow, *Resistance Literature*, London: Methuen, 1987

précoloniale pour mieux comprendre non seulement le besoin de son existence mais également son fonctionnement. La cour de justice traditionnelle joue un rôle de premier plan dans la bonne marche de société. En effet, les juges de la cour sont régulièrement saisis pour trancher soit des différends qui opposent des individus soit des affaires internes qui engagent l'avenir de la société dans son ensemble. La fonction d'arbitre juridique savamment joué par les sages d'Umuofia a permis l'évitement de plusieurs crises sociales. A chaque procès, les juges locaux font preuve de maturité d'esprit, de clairvoyance et de perspicacité dans la débusquassions de la vérité pour parvenir à un verdict consensuel.

Dans *Things Fall Apart*, Chinua Achebe nous introduit dans l'univers juridique d'Umuofia. En fait, ce village dispose d'une cour de justice traditionnelle complexe chargée du règlement des conflits sociaux. Tel est le cas, lorsqu' Uzowulu a saisi la cour de justice précoloniale pour le jugement d'une dispute conjugale qui l'oppose à sa femme Mgbafo. Avant le début du procès à proprement parler, le narrateur montre clairement, la taille, la composition de l'audience puis les dispositions pratiques avec des détails bien précis. Quand il dit:

Large crowds began to gather on the village *ilo* [...] It was clear from way the crowd stood or sat that the ceremony was for men. There were many women, but they looked on the fringe like outsiders. The titled men and elders sat on their stool waiting for the trial to begin. In front of them was a row of stools on which nobody sat. There were nine of them. Two little groups of people stood at a respectable distance beyond the stools. They faced the elders. There were three men in one group and three men and one woman in the other. The woman was Mgbafo and the three men with her were her brothers. In the other group were her husband, Uzowulu, and his relatives (p. 83).

Ce passage constitue une mine d'information sur la cour de justice traditionnelle. Le procès d'Umuofia a lieu en plein air sous l'arbre à palabre appelé *ilo*. Les habitants du village se sont massivement déplacés pour prendre part à ce procès. Cette foule hétérogène est composée des femmes, des hommes titrés, des sages et des plaignants. Malgré la présence importante de certains dignitaires d'Umuofia, le procès ne peut commencer en raison de l'absence des juges. Seuls les juges ont le droit exclusif de présider cette cour de justice traditionnelle faute de quoi le procès sera reporté.

Après de longues heures d'attente interminable, « the *egwugwu* appeared... Each of the nine *egwugwu* represented a village of the clan. Their leader was called Evil Forest (pp. 84-85) ». L'entrée triomphale des *egwugwu* a provoqué d'énormes agitations au milieu du peuple. Les juges d'Umuofia sont neufs au total en raison des neufs villages qui composent Umuofia. C'est-à-dire que chaque juge représente le

village dont il est originaire. *Evil Forest* est au-dessus de tous les autres juges, il est chargé de prononcer la sentence après chaque procès. Pour ce faire, le juge invite les plaignants à venir exposer leur cas à commencer par Uzowulu.

Après avoir écouté attentivement et minutieusement les deux parties. Le juge *Evil Forest* interroge des témoins sur les faits qui lui ont été rapportés. Ainsi, il souhaite avoir un avis neutre avant de rendre justice. Puis, il échange avec ses paires pour mieux établir la responsabilité de chaque prévenu. A la fin des délibérations, la culpabilité d'Uzowulu est largement reconnue. Il est condamné à verser une amende à la famille de Mgbafo afin qu'elle puisse revenir chez lui. Le verdict final de ce procès doit être accepté par toutes les parties par ce que le juge *Evil Forest* incarne l'ordre traditionnel. C'est en ce sens qu'Alican Erbakan déclare que « [Traditional [Umuofia] judicial system] also maintain that the punishment of certain crimes are pre-determined by law or tradition »¹⁰. Autrement dit, la sentence judiciaire d'un crime est préalablement définit par la loi et la culture. Ainsi, toute personne qui saisit le système judiciaire traditionnel à Umuofia est tenue de respecter le verdict final livré par le juge suprême *Evil Forest*. C'est une autre institution précoloniale qui permet d'instaurer la justice au milieu du peuple. Voilà pourquoi, Alican Erbakan réaffirme que « Traditional [Umuofia] judicial system is efficient and functional as the political system within itself »¹¹. Alican établit distinctement un rapport d'équité entre les deux pouvoirs à savoir la structure politique et le système judiciaire.

Faute de pouvoir politique centralisée à Umuofia, les grandes décisions relatives à la conduite à tenir face à une menace extérieures, sont arrêtées après la tenue de la cour de justice traditionnelle. Il en est de même, lorsque, la femme d'Ogbuefi Udo fut assassinée à Mbaino alors qu'elle y faisait le marché. Le procès du meurtre d'Ogbuefi Udo doit se tenir à la cour de justice traditionnelle. A ce sujet, le narrateur raconte que:

Okonkwo had just blown out the palm-oil lamp and stretched himself on his bamboo bed when he heard the *ogene* of the crier piercing the still night air. *Gome, gome, gome*, boomed the hollow metal. Then the crier gave his message, and at the end of it beat his instrument again. And this was the message. Every man of Umuofia was asked to gather at the market place tomorrow morning. Okonkwo wondered what was amiss. For he knew certainly that something was amiss. He had discerned a clear overtone of tragedy in the crier's voice, and even now he could still hear it as it grew dimmer and dimmer in the distance. (p. 14).

Il est clair que, tous les hommes d'Umuofia sont convoqués à la place publique du village, depuis les neufs juges en passant par les sages, jusqu'au citoyen lambda. La gravité de l'information exige la présence effective de tous les ressortissants

¹⁰Alican Erbakan. *Op.cit.* p. 27.

¹¹*Ibidem.* p. 27.

d'Umuofia. Car, le verdict final de ce procès engage la responsabilité de tout le peuple. A l'issue des échanges houleux, il est décidé qu'Okonkwo part adresser un ultimatum au peuple de Mbaino qui consiste à choisir entre la guerre et la compensation de la femme assassinée par un jeune garçon. La dernière offre fut acceptée et Mbaino leur livra un jeune garçon du nom d'Ikemefuna.

Le système judiciaire traditionnel d'Umuofia traite des affaires du plus simple au plus complexe. L'idée qui profile en filigrane à travers la description du système judiciaire traditionnel africain est de recentrer l'Afrique par le décentrement de l'Europe. De par cette stratégie littéraire innovante, l'auteur tient un nouveau discours sur le continent noir qui rompt catégoriquement avec celui de l'ancien colonisateur. Partant de là, il est tout à fait évident que l'écrivain s'oppose énergiquement contre le fait que « [European] inevitably privilege the centre, emphasizing the home over the native, the metropolitan over the provincial or colonial, and so forth»¹². Il s'agit de contester la suprématie inhérente du colonisateur sur le colonisé par l'intéressement à l'Afrique et ses valeurs dans les productions littéraires. Cela dit, il importe d'analyser présentement certaines pratiques de l'Afrique précoloniale.

2. Les pratiques sociales dans *Things Fall Apart*

2.1. La dot

Dans *Things Fall Apart*, Chinua Achebe revient sur plusieurs cérémonies traditionnelles qui rythment la vie des habitants d'Umuofia. Il est certes vrai que, le village fait parfois face à certaines menaces aussi bien interne qu'externe. Cependant, il ne jette pas aux oubliettes les grands moments de réjouissances populaires telles que, la fête de l'igname, la lutte et les cérémonies de dot. Le peuple d'Umuofia accorde une place de premier plan au mariage des fils et filles de leur village. Car, il permet de passer de statut de célibataire au statut d'homme marié. Cette nouvelle vie de couple responsabilise entièrement l'homme marié au sein de sa société. De ce fait, il dévient automatiquement majeur et acteur de la vie sociale. Dorénavant, il peut prendre part à certains échanges liés à la vie de la société.

Obierika est un homme très riche d'Umuofia et père d'Akueke et de Mduka. Akueke est la fille d'Obierika qu'Ibe a l'intention d'épouser. C'est une fille très belle qui suscite l'admiration des habitants du village. A la faveur de sa dot, Akueke a bien entretenu son corps en vue d'impressionner ses beaux-parents. La nouvelle de la dot d'Akueke a parcouru tout le village et chacun depuis sa position peut bien imaginer ce qui se passe dans la concession d'Obierika. C'est une bonne nouvelle pour Umuofia

¹²Bill Ashcroft, *et al.*, *The Empire Writes Back: Theory and Practice in Post-Colonial Literatures*, London and New York: Routledge, 1989, p. 5

en général et particulièrement pour la famille d'Obierika. Ibe, le prétendant et son père Ukegbu ainsi que son frère se sont rendus chez les parents d'Akueke pour discuter du prix de la dot. A Umuofia, la délégation est reçue par Obierika et son fils Maduka de même que son frère aîné Machi. Après les civilités, les négociations du prix de la dot peuvent commencer. A ce sujet, le narrateur raconte ce qui suit:

Obierika then presented to him a small bundle of short broomsticks. Ukegbu counted them.

They are they are thirty? He asked.

Obierika nodded in agreement.

We are at last getting somewhere, Ukegbu said, and then turning to his brother and his son he said: Let go out and whisper together. Then three rose and went outside. When they returned Ukegbu handed the bundle of sticks back to Obierika. He counted them; instead of thirty there were now only fifteen. He passed them over to his eldest brother, Machi, who also counted them and said:

We had not thought to go below thirty. But as the dog said, If I fall down for you and you fall down for me, it a play. Marriage should be a play and not a fight; so we are falling down again. He then added ten sticks to the fifteen and gave the bundle to Ukegbu.

In this way Akueke's bride-price was finally settled at twenty bags of cowries. It was dusk when the two parties came to this agreement (p. 70).

Il ressort de cet extrait que, la dot se négocie entre hommes. La future mariée n'est aucunement pas autorisée à prendre part aux négociations. Les deux familles discutent du prix de la dot à l'aide des bâtons dans une atmosphère conviviale. En fait, le montant de la dot est fixé en fonction du nombre de bâtons auxquels sont convenues les deux familles après de longs échanges. Ainsi, ils décident conjointement que le prix de la dot d'Akueke se chiffre à vingt sacs de cauris. De ce fait, Akueke deviendra définitivement la femme d'Ibe à l'issue du règlement du montant de la dote. Pendant ce temps, elle continue de vivre chez ses parents.

Ibe aime énormément sa femme et il compte bien l'épouser quoi qu'il en coûte. Grâce à l'appui financier et matériel considérable de son père, il a réussi à rassembler tous les éléments constitutifs de la dot. Ibe et ses parents se rendent une seconde fois chez Obierika en vue de régler définitivement le prix de la dot constitués essentiellement de dons en nature. A propos de ces présents, le narrateur raconte que :

At that moment Obierika's son, Maduka, led out the giant goat from the inner compound, for his father's relatives to see. They all admired it and said that that was the way things should be done. The goat was then led back to the inner compound.

Very soon after, the in-laws began to arrive. Young men and boys in single file, each carrying a pot of wine, came first. Obierika's relatives counted the pots as they came. Twenty, twenty-five. There was a long break, and

the hosts looked each other as if to say, I told you. Then more pots came. Thirty, thirty-five, forty, forty-five. The hosts nodded in approval and seemed to say, now they are behaving like men. Altogether there were fifty pots of wine (pp. 108-109).

Ibe a bien honoré le marché conclut avec sa belle-famille. Il a apporté des présents au-delà de l'espérance des parents d'Akueke et les invités de la cérémonie. Le paiement du prix de la dote a donné lieu à de grands moments de réjouissance à Umuofia. Les ressortissants du village se sont mobilisés pour soutenir massivement la famille d'Obierikka. A la suite du règlement de la dot, Akueke devient officiellement la femme d'Ibe. C'est le lieu de rappeler que, le mariage est extrêmement important en Afrique. Puisqu'il confère à l'homme le respect, la dignité et une immense responsabilité sociale vis-à-vis de sa famille et de la société toute entière. C'est pourquoi certains hommes n'hésitent pas à en posséder plusieurs à Umuofia à l'image d'Okonwo et de Nwakibie. Sur ce point précis, Chinua Achebe déclare dans *Anthills of the Savannah* que « Polygamy is for Africa what monogamy is for Europe »¹³ Pour lui, la polygamie est un droit en Afrique.

En s'intéressant au mariage traditionnel au détriment du mariage moderne dans son œuvre, l'auteur porte un regard mélioratif sur certaines valeurs précoloniales africaines occultées ou décrites dans la littérature coloniale comme l'expression de l'incivilité et de la sauvagerie. Ce faisant, il joue certainement le rôle d'éducateur, voilà pour il déclare :

I would be quite satisfied if my novels (especially the ones I set in the past) did no more than teach my readers that their past - with all its imperfections - was not one long night of savagery from which the first Europeans acting on God's behalf delivered them¹⁴.

En un mot, les africains étaient civilisés avant de rentrer en contact avec le colonisateur. Par conséquent, il convient de reconnaître que, l'Afrique possède de valeurs culturelles qui méritent d'être valorisées et vulgarisée. Cependant, toutes les pratiques civilisationnelles africaines sans exception doivent-elles connaître systématiquement le même sort ?

2.2. Le sacrifice d'Ikemefuna

Mbaino et Umuofia sont deux voisins dans *Things Fall Apart*. Lorsque la femme d'Ogbuefi Eseugo est assassinée à Mbaino, Ikemefuna est offert en remplacement de

¹³ Chinua Achebe, *Anthills of the Savannah*, London: Heinemann, 1987, p. 79

¹⁴G.D. Killam *African Writers on African Writing*, London: Heinemann Educational Books, 1973, p. 4

la vie détruite de la fille d'Umuofia. Le jeune garçon c'est-à-dire Ikemefuna est placé sous la responsabilité d'Okonkwo pendant trois ans. Au cours de ces nombreuses années de vie commune des liens forts se sont installés entre Ikemefuna et sa famille d'accueil. Okonkwo exprime parfois de profonds sentiments d'amour envers le jeune garçon. Quant à Nwoye, il retrouve en cet enfant sa personnalité et son identité. Car, ils possèdent beaucoup de traits communs.

Bien que l'enfant soit entièrement intégré dans la famille d'Okonkwo, le destin semble s'acharner contre la vie d'Ikemefuna. Une grande décision est arrêtée à son insu et à celui d'Okonkwo. Le narrateur nous informe sur le contenu de la décision quand il dit « Umuofia has decided to kill him. The Oracle of the Hill and the Caves has pronounced it. The will take him outside Umuofia as is the custom, and kill him there (p. 56) ». Chielo, la prêtresse d'Agbala a décidé qu'Ikemefuna soit sacrifié à l'extérieur du village. Ainsi, une délégation constituée de neuf personnes conduite par Okonkwo s'est mise en route en compagnie d'Ikemefuna en vue d'exécuter l'ordre donné par la prêtresse. Lorsque le groupe de sages désignés pour la mission s'est bien éloigné du village, ils décident d'accomplir le sacrifice pour lequel, ils ont effectué ce long déplacement. A cet effet, le narrateur raconte le déroulement de la scène en disant :

As the man who had cleared his throat drew up and raised his machete, Okonkwo looked away. He heard the blow. The pot fell and broke in the sand. He heard Ikemefuna cry, "My father, they have killed me!" as he ran toward him. Dazed with fear, Okonkwo drew his machete and cut him down. He was afraid of being thought weak (p. 60).

Ikemefuna est sacrifié à l'extérieur du village conformément aux coutumes d'Umuofia. La vie d'un innocent est détruite pour le simple besoin de la satisfaction de la tradition. La culture ou tradition d'Umuofia qui se moque éperdument de la vie d'un être humain. Okonkwo a assassiné cet enfant pour refus d'être traité de lâche et de flegmatique. Ce meurtre pathétique qu'il a commis le hante des jours durant, comme l'indique, l'extrait suivant « Okonkwo did not taste any food for two days after the death of Ikemefuna (p.61) ». Il soumet son corps à des exercices spirituels pour l'expiation du crime odieux qu'il a commis. Il semble reconnaître le caractère inhumain de son acte et il est en quête de repentance à travers ces différents jours de privations.

Le sacrifice d'Ikemefuna dont Chinua Achebe fait cas dans *Things Fall Apart* montre bien que certaines pratiques africaines sont caduques et méritent d'être supprimées. De ce fait, il apparaît clairement qu'il ne s'attarde pas uniquement sur les aspects positifs de la culture africaine. C'est au regard du style d'écriture réaliste adopté par l'auteur que Francis Ibe Mogu écrit à son sujet que « Achebe [...] presented

both the good and the bad about Africa and Africans»¹⁵. Autrement dit, Achebe présente les aspects positifs et négatifs de l'Afrique et du peuple africain. Les traits culturels africains négatifs ont besoin d'une transformation pour se conformer à ce que Homi Bhabha appelle « Western mode of civility ». ¹⁶ Cette adaptation favorisera l'engendrement d'une nouvelle culture plus humaine, dynamique et ouverte. Que retenir à l'issue de notre travail.

Conclusion

En définitive, la société précoloniale Igbo ou africaine est une société hiérarchisée et se repose essentiellement sur la structure politique et la cour de justice locale. La société traditionnelle Igbo est une société acéphale qui ne dispose aucunement pas d'autorité politique centrale. L'accession au noyau politique précoloniale Igbo passe nécessairement par la satisfaction des différents critères liés au statut. De ce fait, ce noble rang social place les dirigeants de la scène politique au-dessus de la communauté toute entière. Le pouvoir politique se rattache au système judiciaire constitué de juges issus de chaque clan. Les juges traitent des cas sociaux allant des plus simples au plus complexes. Ils jouent un rôle de premier plan dans la vie de la société. A l'issue d'un procès, le verdict du juge principal incombe obligatoirement au coupable. Par conséquent, nul n'a le droit de se dissocier de la sentence prononcée par le juge suprême.

La société traditionnelle Igbo ou africaine regorge d'énormes valeurs culturelles relative au bien-être social de chaque individu. Au nombre de ces valeurs figurent la cérémonie de dot. En Afrique, le mariage traditionnel est extrêmement important. En ce sens qu'il est un facteur essentiel à la socialisation de l'homme. Car, il permet d'accéder à un nouveau rang social qui est indubitablement le statut d'homme marié. Ce nouveau statut d'homme marié ouvre largement la porte à la responsabilité familiale. Dans la mesure où, la maturité de l'homme précoloniale se mesure par la capacité à prendre soin de la famille nucléaire et par-delà la société toute entière d'une manière générale. A côté de cette facette reluisante des pratiques précoloniales Igbo ou africaines, il existe des aspects négatifs de la culture traditionnelle à l'image du sacrifice humain qui constitue un revers des pratiques locales. D'où le besoin urgent de l'adaptation de certains traits culturels africains pour être en phase avec la culture occidentale.

¹⁵Francis Ibe Mogu. *Op.cit.* p. 186

¹⁶ Homi K. Bhabha. *Op.cit.* p. 97.

Références bibliographiques

I-Corpus

Achebe, Chinua *Things Fall Apart*, New York, Anchor Book, 1994

II-Autres sources

Achebe, Chinua, *Anthills of the Savannah*, London: Heinemann, 1987

....., *Home and Exile*. New York: Oxford UP, 2000

Ashcroft, Bill, et al., *The Empire Writes Back: Theory and Practice in Post-colonial Literatures*, London and New York: Routledge, 1989

Bhabha, K. Homi, *The Location of Culture*, New York, Routledge, 1994

Dimer, Véronique, *Le discours idéologique de la méthode coloniale: Chez les Français et les Britanniques de l'entre-deux guerres à la colonisation* [en ligne]. Disponible sur <https://search.library.utoronto.ca/details?4655446&uuiid=818f060b-cb7a-4361>, consulté le 13 novembre 2016

Erbakan, Alican, *Colonising the Mind in Chinua Achebe's Things Fall Apart, Arrow of God, and No Longer at Ease*, Master's Thesis, Hacettepe University Graduate School of Social Sciences, 2017

Harlow, Barbara, *Resistance Literature*, London: Methuen, 1987

Killam, G. D, *African Writers on African Writing*, London: Heinemann Educational Books, 1973

Mogu, Francis Ibe, *Things Fall Apart Across Cultures: The Universal Significance of Chinua Achebe's 1958 Reconstruction of the African Heritage*, Swaziland, University of Swaziland, *A Journal of Contemporary Research* Vol 6 (1) 2009

Young, Robert J. C., *Postcolonialism: A Very Short Introduction*, New York: Oxford University Press, 2003